

Arnaud de la Croix

Himmler et le Graal

La vérité sur l'affaire Otto Rahn

Préface d'Emmanuel Pierrat

Racine

Du même auteur

Treize complots qui ont fait l'histoire, Racine, 2018.
Ils admiraient Hitler, Racine, 2017.
Degrelle, Racine, 2016.
Treize livres maudits, Racine, 2016. Ouvrage traduit en roumain.
La Religion d'Hitler, Racine, 2015.
Les Templiers, chevaliers du Christ ou hérétiques ?, Tallandier, 2014.
Les Illuminati. La réalité derrière le mythe, Racine, 2014.
Hitler et la franc-maçonnerie, préface de François Delpla, Racine, 2013 ; Tallandier, 2014 pour l'édition de poche. Ouvrage traduit en néerlandais.
L'École de la nuit, introduction à la magie noire, Camion noir, 2009.
Hildegarde de Bingen, la langue inconnue, Alphée, 2008.
L'Âge des ténèbres. La christianisation de l'Occident, Labor, 2006.
L'Ordre du Temple et le reniement du Christ, Éditions du Rocher, 2004.
Les Templiers. Au cœur des croisades, Éditions du Rocher, 2002. Ouvrage traduit en espagnol, en roumain et en polonais.
Arthur, Merlin et le Graal, un mythe revisité, Éditions du Rocher, 2001.
L'Érotisme au Moyen Âge, Tallandier, 1999, 2003, 2013 pour l'édition de poche. Ouvrage traduit en allemand, en estonien, en japonais, en portugais et en polonais.
Sur les routes du Moyen Âge, Éditions du Rocher, 1997. Épuisé.

L'éditeur s'est efforcé de régler les droits des ayants droits conformément aux prescriptions légales. Les détenteurs de droits que, malgré nos recherches, nous n'aurions pu retrouver sont priés de se faire connaître à l'éditeur.

Illustration de couverture : Droits réservés
Couverture : Dominique Hambye
Mise en pages : MC Compo, www.mccompo.be

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2018
Tour & Taxis, Entrepôt royal
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles
www.racine.be

D. 2018, 6852. 28
Dépôt légal : octobre 2018
ISBN 978-2-39025-070-8

Imprimé aux Pays-Bas

PRÉFACE

Arnaud de la Croix est un historien bien connu, et désormais incontournable, parmi les spécialistes aussi bien de la Seconde Guerre mondiale que de la franc-maçonnerie. Son *Hitler et la franc-maçonnerie* a fait date, mettant en lumière les liens nauséabonds entre les nazis et l'ésotérisme.

Mais il manquait à notre homme un livre sur la plus importante figure du mal après Hitler et sur ses obsessions. Le maître de la SS était en effet persuadé de pouvoir, à son tour, faire main basse sur le Graal, cet objet mythique sans doute né de l'imagination de Chrétien de Troyes.

Arnaud de la Croix nous fait suivre les tribulations (notamment intellectuelles) insensées du bourreau nazi, qui a constitué en partie son pouvoir et ses hordes à coup de fatras paganiste, mythologique et symbolique.

Le lecteur comprendra vite que, fidèle à quelques maîtres mots – travail et sens du récit –, Arnaud de la Croix a choisi de nous livrer le fruit de longues recherches. Grâce à sa méticulosité et au gré des dates retenues pour décrire cet *Himmler et le Graal*, aucune des pistes, aucune des questions essentielles n'est laissée en déshérence, des cathares à Thulé, du statut si singulier du calice jusqu'au rôle joué par Otto Rahn, le jeune écrivain recruté par le *Reichsführer-SS*, et celui de Karl Maria Wiligut, justement dénommé le « gourou de la SS ».

En sus du caractère spectaculaire de la traque du Graal par Himmler, Arnaud de la Croix sait également privilégier ce qui tient à cœur à tous les lecteurs du XXI^e siècle, soucieux d'humanisme et de comprendre, mais aussi conscients de la nécessité de

combattre sans cesse l'oubli de la pire des abominations. L'historien exigeant et passionné qu'est Arnaud de la Croix nous aide à nous pencher sur ce qu'a réellement été cette quête, illustrant la folie des hommes.

Cette transe malade méritait enfin d'être auscultée et disséquée par une plume autant rigoureuse qu'incisive et patentée.

Le travail de recherche, la mise en perspective de cette épopée malsaine comme la pertinence de l'analyse hissent cet *Himmler et le Graal* au rang des meilleures leçons d'histoire.

Emmanuel Pierrat

Avocat, écrivain, conservateur du Musée du Barreau de Paris

INTRODUCTION

Préfaçant en 2013 le premier volume des *Secrets du III^e Reich*, l'historien François Kersaudy indiquait que la liste des mystères du III^e Reich n'était pas close : il resterait notamment à traiter, disait-il, les « bien étranges relations d'Himmler avec l'occultisme¹ ».

Le présent ouvrage, fruit de longues recherches poursuivies au fil de près de trente années à la fois au sujet de l'un des plus importants mythes que nous ait légués la civilisation médiévale, celui du Graal, et au sujet de l'occultisme et du nazisme, a pour objectif de tirer au clair au moins l'une des facettes de l'intérêt marqué par le *Reichsführer*-SS pour les « sciences occultes ».

Nous chercherons d'abord à savoir comment s'est constituée la personnalité de Himmler, organisateur consciencieux qui, sous des dehors d'une grande banalité, cultiva assez tôt un goût prononcé pour les « antiquités germaniques » et l'occulte, ainsi qu'un nationalisme et un antisémitisme militants.

Nous partirons ensuite en quête du Graal, un mythe médiéval qui allait passionner Himmler, en nous mettant à l'écoute des auteurs qui, au fil du Moyen Âge, mirent en scène ce mystérieux objet. À commencer par Chrétien de Troyes qui, vers 1180, écrivit à la demande du comte de Flandre Philippe d'Alsace. Puis avec Robert de Boron, qui fit du Graal le calice où aurait été recueilli le sang du Christ. Avec Wolfram von Eschenbach, qui le présenta comme une pierre aux pouvoirs inouïs, venue des étoiles. Nous envisagerons les auteurs qui ont suivi, jusqu'à la somme finale de

1 Les notes et références figurent en fin de volume.

Prologue
**LA PERSONNALITÉ DE HEINRICH
HIMMLER**

« Quand vous entendrez un craquement
comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre
dans l'histoire du monde,
sachez que le tonnerre allemand
aura enfin touché son but. [...]
On exécutera en Allemagne un drame
auprès duquel la Révolution française
ne sera qu'une innocente idylle. »
Heinrich Heine, De l'Allemagne, 1834.

Le bon fils

Himmler était issu d'un milieu bourgeois: son père, Gebhard, enseignant, avait été le précepteur du prince héritier Heinrich, de la famille des Wittelsbach, alors régnante en Bavière. Celui-ci accepta d'être le parrain du second fils de Gebhard Himmler, né le 7 octobre 1900, qui reçut le prénom de Heinrich, en hommage au prince.

De l'influence paternelle, Himmler hérita ce caractère de « maître d'école », ainsi que le qualifierait l'un des cadres de la SS, le juriste Werner Best. Il était attentif à corriger les défauts d'autrui comme à se corriger sans cesse lui-même, non sans une certaine pédanterie. De son père, il hérita également la passion pour les objets « ancestraux », traces d'un passé enfoui et nécessairement « glorieux »: Gebhard Himmler, soigneux et appliqué, collectionnait monnaies anciennes et « antiquités » germaniques.

La famille s'étant installée à Landshut, dans le Sud-Est bavarois, en 1913, les trois fils Himmler – Ernst, le cadet, était né en

1905 – y vécurent sous la férule de l'autorité paternelle, à la maison comme entre les murs du collège local, où leur père exerçait la fonction de directeur adjoint.

Respectueux de ses parents comme des convenances – il affecterait jusqu'au bout, même lorsque Hitler lui aurait confié la mission de mener à bien la « solution finale de la question juive », un formalisme appuyé –, le jeune Himmler a laissé un précieux journal, qui démontre son souci constant de se conformer à ce que l'on attendait de lui. Pas de révolte adolescente chez lui, qui jusqu'à la fin marquerait sa déférence filiale à son père, même s'il rencontrerait bientôt, en la personne d'Adolf Hitler, une figure de substitution à l'autoritarisme paternel.

Lorsqu'éclata le premier conflit mondial, le 28 juillet 1914, Heinrich, à peine entré dans l'adolescence, s'enthousiasma pour la cause allemande. Il rêvait d'en découdre avec les Alliés ; cependant, sa santé se montrait déjà problématique : bronchites à répétition et maux d'estomac chroniques affectaient le jeune homme en devenir. Ces maux d'estomac s'intensifieraient à dater de son mariage, puis prendraient une dimension littéralement insupportable chez le *Reichsführer-SS*.

Il se rêvait en guerrier mais ne brillait guère dans les activités sportives, s'attirant même sur ce point les quolibets de ses camarades. Un trait que l'on retrouverait chez son futur « protégé », l'intellectuel Otto Rahn, peinant lui aussi, nonobstant une volonté affichée, à effectuer ces exercices du corps dans lesquels tout jeune Allemand digne de ce nom se devait d'exceller, en un pays où, depuis 1814, les sociétés de gymnastique (*Turnverein*) s'étaient développées sous l'impulsion de Friedrich Ludwig Jahn, avec une connotation nettement politique, le corps sain et vigoureux incarnant aux yeux de Jahn, auquel on prête des opinions antisémites, la renaissance de l'Allemagne après l'occupation de celle-ci par les troupes napoléoniennes (1806-1813).

Début 1915, Himmler envoyait son frère aîné, prénommé Gebhard comme leur père : « Il est entré dans la *Landsturm* (armée de réserve), oh ! Que je voudrais avoir son âge [Gebhard avait alors plus de 16 ans et demi] et pouvoir aller me battre sur le front. »

Finalement, en 1917, Heinrich fut admis à son tour dans la *Landsturm*; cependant, son père agit en sous-main pour obtenir de la famille royale bavaroise que son fils ne soit pas envoyé sur le front. Le 11 novembre 1918, l'Allemagne conclut un armistice avec les Alliés: si le Reich était victorieux à l'Est – où les Russes, après la Révolution bolchevique d'octobre 1917, s'étaient empressés de mettre fin à la guerre dans des conditions pour le moins défavorables, misant sur une prochaine révolution communiste mondiale –, les dernières offensives menées à l'Ouest en juin et juillet 1918 constituèrent des échecs patents.

Le général Erich Ludendorff, l'un des principaux responsables de la défaite allemande, ne tarda pas à faire courir la rumeur du *Dolchstoß*, ou « coup de poignard dans le dos », qui rencontrerait un succès certain dans l'opinion publique allemande, imputant la déconfiture aux « profiteurs de l'arrière », en particulier aux Juifs.

Activisme politique

Ayant achevé ses études secondaires en octobre 1919, le jeune Himmler entama alors des études d'agronomie à l'Université de Munich, dont il sortit ingénieur diplômé en août 1922.

La sexualité, à en croire son journal, le préoccupait visiblement de plus en plus. Néanmoins, s'il côtoyait des jeunes filles de son milieu, dansait et discutait avec elles, c'était sans passion excessive. Là comme dans ses relations avec ses camarades à l'Université, il donnait l'impression de vivre les choses par convenance, par « devoir » et sans beaucoup de conviction.

Revêtir « l'uniforme », nous révèle son journal, lui aurait permis de « surmonter ses hésitations ».

L'autonomie au plan psychologique semblait lui faire défaut, faille qu'il souhaitait combler au moyen de convictions d'ordre politique: si le métier des armes l'attirait, c'était avant tout parce que, dans un pays en proie à des troubles multiples après la défaite, il se voulait, au fil des années 1920, de plus en plus profondément adepte du nationalisme.

Pourtant, il devait bien le constater: « Je manque totalement de l'assurance que j'aimerais tant acquérir et qui est l'apanage des êtres supérieurs. »

Pour le dire vulgairement, Himmler, à l'âge de 20 ans, souffrait d'un sérieux complexe d'infériorité. Hitler, « être supérieur », ne manquerait pas de mettre ce défaut à profit : comme le hâbleur Göring et bien d'autres dirigeants du III^e Reich, le chef de la SS tremblerait jusqu'à la fin devant le Führer.

Dès 1919, Himmler entra en conflit avec la religion catholique dans laquelle il avait été éduqué, mais il ne romprait réellement avec elle qu'en 1924, époque où il cesserait de fréquenter l'église. Il souhaitait néanmoins, à toute force, arriver chaste au mariage (il resterait vraisemblablement vierge jusqu'à 26 ans), un idéal hérité de son éducation catholique.

Le 26 janvier 1922, il fit la connaissance, dans le club de tir dont il s'était fait membre, du capitaine Ernst Roehm, nazi de la première heure et homosexuel (Himmler semblait ignorer ce trait à l'époque). Il nota dans son journal que Roehm, réputé pour sa brutalité, se montra « très amical ».

Heinrich et son frère aîné ne tardèrent pas à s'enrôler au sein du groupuscule paramilitaire ultranationaliste que dirigeait Roehm, la Reichskriegsflagge, ou « étendard de guerre de l'Empire ». Il se convertit également à l'antisémitisme, imputant à la « vermine juive » les troubles qui affectaient le pays.

En août 1923, Himmler envoya au NSDAP, le Parti national-socialiste des travailleurs allemands que dirigeait Hitler depuis 1920, une demande d'affiliation. Aux côtés de Roehm, il prit part avec la Reichskriegsflagge au putsch manqué des forces d'extrême droite qui se déroula à Munich les 8 et 9 novembre 1923, mené par Hitler et le général Ludendorff. Le parti nazi fut par suite interdit, et Hitler emprisonné un temps à la forteresse de Landsberg. Profitant de cette retraite forcée, celui-ci rédigea son livre-programme, *Mein Kampf*.

Himmler, lui, perdit son emploi d'assistant au sein de la firme de fertilisants pour engrais Stickstoff-Land de Schleissheim, dans la région de Munich : il dut rentrer, penaud, chez ses parents.

Plutôt que de chercher un nouvel emploi, Himmler souhaitait s'engager plus avant en politique, au grand dam de sa famille. Le parti nazi étant désormais interdit, il militait dans les rangs du Völkischer Block, formation national-populiste qui servait de prête-nom au NSDAP. Il parcourait les petites villes de Basse-

Bavière afin de recruter des électeurs pour l'extrême droite, discourant sur la « question juive » et l'« esclavage capitaliste » : Roehm et Strasser représentaient, au sein du mouvement, un courant qui s'attaquait au capitalisme, les Juifs dominant à leurs yeux le système.

Le 2 août 1925, Himmler reçut son affiliation au parti nazi, entrant au service des frères Gregor et Otto Strasser, qui y jouèrent un rôle prééminent en l'absence de Hitler. Ce dernier, libéré le 20 octobre 1924 mais encore interdit de discours, ne tarda pas à réorganiser le NSDAP à sa façon, en faisant une formation politique où il exercerait un pouvoir sans partage.

Entre-temps, Otto Strasser observa que son frère Gregor se félicitait d'avoir engagé le jeune Himmler : « Ce garçon est un auxiliaire précieux à un double titre : il possède une motocyclette et il souffre d'avoir été frustré dans ses ambitions militaires. »

Joseph Goebbels, lui aussi initialement proche des Strasser et de la « gauche » du parti, rencontra Himmler en avril 1926. Le futur ministre de la Propagande du III^e Reich nota dans son journal : « Un type bien, doté d'une grande intelligence. Je l'apprécie. »

Hitler ayant refondé le parti au mois de février 1925, le NSDAP se réunit en congrès l'année suivante, en juillet, à Weimar : Gregor Strasser fut à cette occasion nommé chef de la propagande. Strasser ayant été élu au Reichstag, le parlement allemand, Himmler le suivit à Munich, où il officia en tant que directeur adjoint de la propagande nazie.

Un homme clé

À ce titre, il lui revenait d'organiser les meetings du parti à l'échelle du pays et de fixer avec Hitler en personne les réunions où le Führer lui-même interviendrait.

Désormais en contact régulier avec Hitler, Himmler fit l'acquisition, en 1925 et 1927, des deux tomes de *Mein Kampf*. Dans son journal, il observa : « On y trouve un nombre impressionnant de vérités », tout en notant que les premiers chapitres, où le Führer décrivait sa jeunesse, présentaient un certain nombre de faiblesses. Les passages relatifs à la santé raciale du peuple allemand

attirèrent particulièrement son attention, ainsi qu'il ressort de ses remarques à ce sujet.

Dans le train reliant Berchtesgaden à Munich, en septembre 1927, Himmler rencontra Marga Siegroth. Âgée de sept ans de plus que Himmler, divorcée, elle était infirmière en chef dans une clinique privée. Blonde aux yeux bleus, elle le séduisit. Elle était pourtant de confession protestante... Mais elle prêchait les mêmes convictions antisémites et nationalistes que lui. À dater du début de l'année 1928, ils résolurent de se marier, un mariage qui déplaisait à la mère de Himmler.

Leur union eut lieu le 3 juillet 1928 à la mairie de Berlin-Schönberg, la cérémonie étant suivie d'un mariage religieux. Les parents de Himmler ne se déplacèrent pas.

Il était entré dans la SS, fondée en 1925, début mai 1926 : il n'était jamais que le 168^e membre. En 1927, il devint l'adjoint du chef de la formation, Erhard Heiden à l'époque. La SS était alors conçue comme une « petite légion d'hommes », destinée à assurer la sécurité personnelle de Hitler. Ce dernier, confiant dans les qualités d'organisateur et dans la fidélité à toute épreuve de Heinrich, décida de faire de lui le chef de la petite formation paramilitaire le 6 janvier 1929.

La SS fut officiellement subordonnée à la SA (Sturmabteilung), la « troupe de choc » paramilitaire du parti, les « chemises brunes », plusieurs centaines de milliers d'hommes, parfois indisciplinés, que Hitler placerait fin 1930 sous le commandement de Roehm. Les deux organisations ne tardèrent pas à entrer en conflit.

Le jeudi 24 octobre 1929, la Bourse de New York s'effondra et l'onde de choc de la crise financière, qui affecta durement l'économie américaine, se fit bientôt ressentir en Europe, et particulièrement en Allemagne. Il s'ensuivit un chômage massif, tandis que les succès électoraux du parti nazi – et, dans une moindre mesure, des communistes – allaient grandissant. Alors qu'ils n'avaient jamais récolté plus de 2,6 % des voix jusqu'en 1928, les élections législatives du 14 septembre 1930 se soldèrent par un score de 18,25 % des voix en faveur du NSDAP, qui emporta 107 sièges au Reichstag et devint soudain le deuxième parti d'Allemagne, derrière les sociaux-démocrates.

Entre-temps, Himmler, ne reculant jamais devant la tâche, s'était lancé dans un élevage de volailles, à Waldtrudering, dans la région de Munich. Le 8 août 1929 naquit sa fille Gudrun (qui resterait, après la Seconde Guerre mondiale, une partisane inconditionnelle de son père et une militante néonazie œuvrant en faveur des criminels de guerre nazis au travers de l'organisation *Stille Hilfe*, « Aide silencieuse »).

Ses différentes occupations ne lui firent cependant pas perdre de vue, tandis que le Führer et le parti s'engageaient dans les allées du pouvoir, ce qui constituait son jardin secret : l'intérêt pour les traditions ancestrales germaniques et une forme d'ésotérisme liée à celles-ci.

C'est dans cette perspective qu'il s'était engagé très tôt en faveur d'un mouvement aux objectifs un peu nébuleux qui voyait converger en son sein différentes aspirations *völkisch* : la ligue des Artamans (Artamanen). Créée en 1924 à Halle, la ligue se promettait d'envoyer les jeunes Allemands et Allemandes travailler aux champs dans l'Est du pays. Il s'agissait, dans l'esprit des fondateurs, à la fois d'endurcir les jeunes, « de corps et d'âme », au contact de la terre mais aussi de « refouler de la terre allemande les étrangers, et en particulier les travailleurs migrants polonais ». Il s'agissait également, par le retour à la campagne et aux activités agricoles, de lutter contre la modernisation galopante, en renouant avec les mœurs traditionnelles et la « culture paysanne ».

Courant 1929, Himmler participa, mettant à profit ses nombreux déplacements effectués pour le parti, à nombre de réunions du mouvement, dont l'idéologie était celle du sang et du sol (*Blut und Boden*). Sa passion pour les anciens usages des Germains, que les Artamans souhaitaient voir renaître sous différentes formes, put ainsi se donner libre cours.

Parmi les autres membres de la ligue figurait Walther Darré (1895-1953), qui occuperait bientôt des fonctions importantes au sein de la SS. Darré militait pour l'émergence d'une « nouvelle noblesse du sang et du sol ». Hitler lui confia à partir de 1930 la responsabilité de la politique agraire au sein du NSDAP, ce qui permit d'attirer les voix du milieu paysan, avant de le nommer ministre de l'Agriculture du Reich, fonction qu'il occupa de 1933 à 1942.

Darré partageait avec Himmler l'idée d'un retour à la germanité (*Deutschtum*) originelle, celle-ci comportant une dimension religieuse opposée au christianisme.

En 1954, le frère aîné de Himmler, Gebhard, se rappellerait de l'intérêt précoce montré par son cadet, durant sa scolarité, « pour l'histoire en général, avec une nette préférence pour celle de l'Antiquité germanique ».

Cet intérêt irait en s'accroissant au fil des années. Ainsi, ses lectures dans les années 1920, relève l'historien Peter Longerich, traduisaient une inclination évidente pour les légendes médiévales des *Nibelungen* ou le *De Germania* du Romain Tacite, que Himmler commenta comme suit dans son journal en septembre 1924 : « Tableau superbe, que nos ancêtres étaient nobles, intègres et vertueux. C'est ainsi que nous devrions être de nouveau, au moins certains d'entre nous. »

Ainsi que l'observe Peter Longerich, « [l]a mythologie germanique, enrichie par tout ce qui touchait à l'occulte, allait devenir pour lui une sorte de religion de substitution. »

Au cœur même du « Moyen Âge prétendument chrétien », écrivait Himmler en 1927, il allait falloir rechercher « les courants germaniques ».

Un mythe médiéval en particulier allait bientôt, à la lecture d'un livre paru en 1933 en Allemagne, attirer son attention et progressivement le hanter : celui du Graal. En quoi consistait ce mythe au Moyen Âge, comment un jeune chercheur allemand nommé Otto Rahn crut retrouver la trace du Graal en Ariège au début des années 1930, et comment Himmler se prit de passion pour cette quête, c'est ce que nous allons successivement découvrir.

Chapitre I

LE MYTHE MÉDIÉVAL DU GRAAL

« L'homme ne peut rien contre les rêves. »

Merlin en prose, XIII^e siècle.

Chrétien de Troyes, l'initiateur

Maître Wace, adaptant en langue romane, vers 1150-1160, l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth, indiquait que le roi Arthur, après avoir pacifié son royaume, épousé Guenièvre puis conquis l'Irlande et la Gothlande, connut une période de paix. Selon Wace, c'est durant cette période « qu'advinrent toutes ces merveilles et que se produisirent toutes ces aventures que l'on a si généreusement contées sur Arthur qu'elles ont fini par sembler pures affabulations ». Wace faisait ainsi explicitement référence à une riche tradition orale qui devait avoir cours à l'époque. Les auteurs qui ont suivi n'ont pas hésité, eux, à s'engouffrer dans l'espace littéraire ainsi ouvert.

C'est le cas de Chrétien de Troyes, qui rédigea ses romans dans la seconde moitié du XII^e siècle, soit peu après les écrits de Geoffroy de Monmouth et de Wace : on date le premier d'entre eux, *Érec et Énide*, aux environs de 1170.

Chrétien, qui était peut-être d'origine juive – son nom signale éventuellement un converti au christianisme et Troyes comptait alors une importante communauté juive –, travailla d'abord dans l'entourage de Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine. Aliénor, après sa séparation d'avec le roi de France Louis VII, s'était remariée en 1152 avec Henri II Plantagenêt. Le souverain anglais fit de la « matière de Bretagne » le fer de lance de sa

propagande politique, le personnage d'Arthur, mythique fondateur de la royauté brittonne, pouvant faire pièce à la figure de l'empereur Charlemagne, censé être à l'origine de la dynastie française. Quant à l'oncle du comte de Champagne, il fut abbé de Glastonbury, abbaye dont les moines prétendaient détenir les tombes d'Arthur et de Guenièvre. On voit que l'Angleterre n'était pas loin, à Troyes où se croisaient des marchands qui venaient de l'Europe entière lors des deux grandes foires annuelles.

Mais c'est sous le mécénat de Philippe d'Alsace, le comte de Flandre qui aurait bien voulu épouser Marie de Champagne peu après la mort de son époux Henri le Libéral, que Chrétien écrit, entre 1181 et 1191, son ultime et plus important roman, *Perceval ou le Conte du Graal*, qui resterait inachevé. 1181 fut l'année du veuvage de la comtesse de Champagne, et en 1191, Philippe d'Alsace mourut croisé devant Saint-Jean-d'Acre.

Le *Perceval* de Chrétien, l'un des textes les plus énigmatiques de la littérature médiévale, fut le premier à introduire le graal, terme dont la fortune serait immense. C'est à dessein que nous écrivons ici le mot « graal » avec une minuscule. Il s'agit en effet, chez Chrétien de Troyes, d'un nom commun, vraisemblablement dérivé du latin populaire *cratalem*, lui-même venu du latin classique *crater*, issu du grec et désignant un vase, une coupe (ou la bouche d'un volcan, un cratère). Parmi toutes les aventures entreprises dans l'univers arthurien, la quête du graal resterait comme la plus haute. Et le destin de la Table ronde s'y jouerait d'ailleurs tout entier.

Le récit de Chrétien de Troyes commence à la façon d'un conte initiatique. On y voit Perceval, jeune chevalier sans nom et orphelin de père, passer graduellement de l'influence maternelle au camp masculin. Ayant d'abord rejoint la cour nomade du roi Arthur, il est ensuite initié aux techniques de combat et aux règles morales de la chevalerie par un petit seigneur, Gornemant de Goort, qui l'adoube chevalier. Cependant, c'est en rencontrant une jeune femme qu'il va se montrer capable de décliner son identité, qui lui était inconnue jusque-là.

« Quel est votre nom, mon ami ? » Et lui, qui ne connaissait pas son nom, le devina comme par enchantement et dit qu'il

s'appelait Perceval le Gallois, sans être sûr de dire la vérité, mais il dit vrai, sans le savoir. »

Les épreuves initiatiques traversées par le jeune homme, son apprentissage des lois de la chevalerie, la révélation de son identité et la découverte de l'amour: autant de dimensions que Chrétien, dans le style elliptique qui lui est propre, développe en langue romane – il est l'inventeur du « roman » – avec un talent inégalé. Cependant, nous allons nous concentrer sur une scène très particulière, qui figure au cœur de l'architecture savante et sensible élaborée par l'écrivain-poète: l'apparition du cortège du graal.

Lors de ses premières pérégrinations, le jeune Perceval se trouve devoir traverser une rivière profonde et rapide, infranchissable en apparence. Ce type d'obstacle, tout comme la pénétration en une forêt inconnue où l'on se perd, constitue régulièrement l'indice, dans la « matière de Bretagne », de la frontière avec l'Autre Monde.

Une barque descend la rivière et s'arrête au milieu du courant. À sa proue, un homme pêche, qui propose au jeune chevalier de l'accueillir pour la nuit. Il lui indique la direction de sa demeure. Perceval escalade une falaise et, arrivé au sommet, n'aperçoit que ciel et terre: nulle demeure en vue. Furieux, il jure que le pêcheur l'a trompé, mais voit soudain, au creux du val, apparaître un donjon superbe. Il y est reçu avec munificence. Dans la grande salle l'attend le maître des lieux.

Celui-ci, tout de noir vêtu, reçoit son hôte assis sur un lit. Dans l'immense cheminée au manteau d'airain brûle un feu qui illumine la pièce entière. Le seigneur, incapable de se lever, invite Perceval à prendre place à ses côtés. On comprend qu'il s'agit du Roi pêcheur, l'homme que le chevalier a rencontré à la rivière: blessé entre les hanches par un javelot, il ne sait plus combattre ni chasser, et se distrait en pêchant à la ligne.

Tandis que le Roi et Perceval devisent, un valet, c'est-à-dire un jeune homme qui se destine à la chevalerie, apporte une magnifique épée en acier trempé. On apprendra plus tard qu'elle est sortie de l'atelier d'un forgeron de légende nommé Trébuchet. L'épée est offerte, par l'une de ses nièces, au seigneur des lieux,

afin qu'il puisse en faire don à celui qu'il jugera digne de la recevoir.

Aussitôt, le vieux Roi en ceint son hôte, disant que l'arme lui est destinée. Un don qui suggère que c'est à dessein que le Roi pêcheur a invité Perceval en sa demeure.

C'est à cet instant que fait irruption le cortège du graal, au cours d'une scène qui fascinera les auteurs médiévaux, qui ne cesseront de la réécrire, tandis que les commentateurs modernes ne cessent, eux, de s'interroger à son sujet.

Nous pensons qu'il vaut la peine de citer ce passage intégralement. Voici notre traduction (manuscrit BN fr.794, issu de l'atelier du copiste champenois Guiot au début du XIII^e siècle) :

«Alors qu'ils parlaient de ci et de ça, un valet sortit d'une chambre, tenant une blanche lance empoignée. Il passa entre le feu et ceux qui étaient assis sur le lit, et tous ceux qui étaient présents virent la blanche lance et le fer blanc. Une goutte de sang coulait, vermeille, de la pointe de la lance jusqu'à la main du valet. Là, le jeune chevalier vit cette merveille, la nuit de sa venue. Il se garda de demander comment une telle chose était possible, car il se rappelait le châtelain qui l'avait adoubé, et qui lui avait appris à se retenir de trop parler. Il craignit, en demandant de quoi il s'agissait, de passer pour grossier, et voilà pourquoi il ne posa aucune question.

Mais voici qu'arrivèrent deux autres valets, tenant des chandeliers d'or fin, niellés. Ces jeunes gens étaient très beaux, qui portaient des chandeliers où brûlaient dix chandelles au moins.

Un graal entre les deux mains, venait aussi une demoiselle, belle, raffinée et bien parée. Quand elle fut entrée, du graal qu'elle tenait vint une si grande clarté que les chandelles en perdirent leur éclat, comme les étoiles et la lune pâlissent au lever du soleil. Après cette demoiselle, il en arriva une autre, tenant un tailloir d'argent. Le graal, qui allait devant, était d'or fin, semé de toutes sortes de pierres précieuses. Ces pierres étaient les plus riches, les plus coûteuses qu'on puisse trouver : elles surpassaient de loin toutes les autres. De même que la lance, ces objets passèrent devant le jeune chevalier, portés d'une chambre à l'autre. Il les vit passer et n'osa pas demander à qui on faisait le service du graal.

C'est qu'il avait toujours à cœur l'enseignement du prud'homme.»

Le prud'homme en question, c'est Gornemant de Goort, qui a initié le jeune homme au maniement des armes comme aux règles de l'ordre de la chevalerie. Or, l'une de ces règles commande de ne pas « trop parler », en l'occurrence de ne pas se livrer au bavardage, aux racontars – le fait, selon ce petit seigneur, des vilains.

Mais le jeune homme, de la même façon qu'il a d'abord appliqué à la lettre les conseils de sa mère, ce qui lui a déjà valu quelques mésaventures, suit à présent littéralement l'enseignement de son mentor masculin. Sa naïveté, devant le défilé des objets merveilleux qui composent le cortège du graal, l'empêche de poser la moindre question, ce qui va lui coûter très cher.

Le maître des lieux lui fait néanmoins servir un somptueux souper. Et, lors de chaque service, le graal repasse dans la pièce. Perceval se promet finalement d'interroger, le lendemain, l'un des valets à ce sujet. Mais à l'aube, il trouve la demeure complètement déserte et la quitte sans avoir revu âme qui vive.

Il s'en retourne alors à la cour du roi Arthur, non sans avoir pris connaissance, entre-temps, de la gravité de son erreur : s'il avait osé s'enquérir au sujet de la lance et du graal, il aurait guéri le Roi pêcheur, et ce dernier aurait retrouvé son pouvoir sur ses terres.

Dès lors, Perceval n'aura de cesse d'apprendre à qui le service du graal est destiné de retrouver la lance qui saigne et de comprendre pourquoi.

Nous ne saurons jamais comment Chrétien envisageait la fin de cette quête, puisqu'il a laissé son roman inachevé. Inachèvement que l'on pense le plus souvent dû à la disparition de son commanditaire, le comte de Flandre Philippe d'Alsace, mort à la croisade. À moins, comme l'a envisagé un commentateur, que le roman ait été laissé intentionnellement incomplet, ce qui est douteux.

Il se fait que le romancier a entrelacé, dans son *Conte du Graal*, les aventures de Perceval et celles d'un autre chevalier de la Table ronde, sire Gauvain. Les aventures de celui-ci occupent d'ailleurs tout le dernier tiers du texte resté inachevé. Perceval et Gauvain semblent agir comme les deux faces, peut-être opposées et peut-être complémentaires, d'un même idéal, l'idéal chevaleresque, le

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
Introduction	7
Prologue: la personnalité de Heinrich Himmler	11
I Le mythe médiéval du Graal	19
Chrétien de Troyes, l'initiateur	19
Résonances celtiques	25
Robert de Boron	27
Wolfram, les templiers et la pierre de foudre	31
La fin	36
Richard Wagner	37
II La quête d'Otto Rahn en Ariège	41
Un curieux entourage	41
La « migration cathare »	43
Le Graal à Montségur	44
Des cathares aux Aryens	46
Identifications	49
III Au Moyen Âge: troubadours, cathares et templiers	51
La <i>fin'amor</i> ou l'invention de l'amour courtois en Occitanie	51
La croisade albigeoise	56
Quelle fut, à l'époque, l'attitude des templiers ?	60

IV Otto Rahn au service de Heinrich Himmler	63
Rahn, de la fin 1932 au printemps 1935	63
Dans l'antre du mage : Rahn et Wiligut	69
Himmler et Rahn	79
V Le Grand Minuit	83
Un synchronisme parfait	83
Le « mythe SS »	89
La fin obscure d'Otto Rahn	93
VI Rumeurs et légendes autour d'Otto Rahn	103
Épilogue : Himmler poursuit la quête	111
Post-scriptum	121
Notes et références	123
Bibliographie	137